Recherches sur le développement urbain sous l'Empire romain dans le Nord de la France

Ernest Will

► To cite this version:

Ernest Will. Recherches sur le développement urbain sous l'Empire romain dans le Nord de la France. Gallia - Fouilles et monuments archéologiques en France métropolitaine, 1962, 20 (1), pp.79-101. 10.3406/galia.1962.2349 . hal-01926427

HAL Id: hal-01926427

<https://hal.science/hal-01926427>

Submitted on 25 Feb 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives| 4.0 International License

RECHERCHES SUR LE DÉVELOPPEMENT URBAIN SOUS L'EMPIRE ROMAIN DANS LE NORD DE LA FRANCE

par Ernest WILL

Il y a une trentaine d'années paraissait comme « contribution à l'histoire urbaine du Nord de la France », de la plume d'un savant belge, F. Vercauteren, une *Étude sur les civitates de la Belgique Seconde*¹. Cet ouvrage reste toujours « valable », comme on dit, pour l'essentiel et il ne peut guère en être autrement. Les sources littéraires ou épigraphiques n'ont pas connu d'enrichissement notable depuis cette date et si la discussion de ces documents n'est pas close, elle n'est pas susceptible non plus d'apporter des changements considérables. Le problème du statut juridique des agglomérations urbaines et celui des incidences de ce statut sur leur développement en restent exactement où ils en étaient depuis longtemps et il est clair, par ailleurs, que si les conditions économiques ou autres s'y prêtaient, une agglomération quelconque pouvait prendre des caractères urbains, comme il est arrivé aussi en d'autres temps. Les seules données nouvelles dans notre connaissance du problème sont fournies par les découvertes archéologiques. La guerre et ses conséquences ainsi que le développement général des fouilles en tous lieux ont apporté aussi pour cette zone de la Belgique Seconde des informations fraîches ; et s'il est vrai que ces informations restent toujours fragmentaires — elles n'intéressent qu'un petit nombre des cités envisagées — il ne sera pas sans intérêt d'en tirer parti dès aujourd'hui comme contribution à l'histoire urbaine du Nord de la France et — à la différence de ce qui fut le programme de F. Vercauteren — pour toute la période de l'Antiquité et surtout celle du Haut-Empire. Les précisions obtenues ailleurs, en Allemagne, en Suisse, en Grande-Bretagne permettront d'étayer plus solidement les conclusions qui semblent se dessiner. Mais pour arriver à ces conclusions nous envisagerons successivement quelques cas particuliers.

AMIENS-SAMAROBRIVA.

Les découvertes archéologiques nous ont fourni, au bout de quinze années d'observations minutieuses, une image d'une précision inattendue et, en définitive, admirable, de la ou des conceptions urbanistiques qui ont présidé à la naissance d'Amiens-Samarobriga et qui ont conditionné son histoire pendant les quatre siècles d'Empire romain et au-delà.

(1) Paru dans les *Mémoires de l'Acad. Belge, Lettres*, t. 33 (1934) ; le sous-titre précise la date : « de la fin du III^e à la fin du XI^e siècle ». Cf. plus récemment, S. J. de LAET, *Schets van het ontstaan en de ontwikkeling van stedelijke Agglomeratie in Noord-Gallië*, dans *Meded. k. Vlam. Acad. Wetens. Letteren*, 22, 1960, 6, exposé général sur les conditions politiques, juridiques et économiques du développement urbain, dans lequel l'archéologie tient peu de place.

Comme la ville actuelle ne conserve plus le souvenir visible d'aucun monument antique et que ces monuments, qui ailleurs font encore la parure des sites modernes, nous restent médiocrement connus — on possède des données sur deux d'entre eux seulement, l'amphithéâtre et un bâtiment de thermes —, il convient d'autant plus de souligner que le plan d'ensemble de la ville antique nous apparaît avec une netteté que nous ne retrouvons ni dans le voisinage immédiat, ni à des distances considérables à la ronde : on ne saurait, en effet, citer de parallèle ni dans la moitié nord de la France ni en Belgique. Comme j'ai eu l'occasion d'exposer ailleurs, en collaboration avec le fouilleur, M. F. Vasselle, le détail des recherches et des données, il me suffira ici de rappeler les éléments essentiels de nos connaissances².

La base est fournie par ce que nous savons aujourd'hui sur le réseau des voies antiques dans la ville ; en une cinquantaine de points, en effet, la présence de ces voies a pu être constatée et leur orientation notée. Une observation toute récente — concernant la voie Nord-Sud n° III, à l'Est des thermes — vient corroborer, si besoin était, le dessin fourni il y a deux ans. Mais voici les résultats.

Nous sommes en présence d'un plan à damier parfaitement régulier (fig. 1) ; quand nous rencontrons des voies en oblique par rapport à ce damier, nous pouvons leur faire sans peine une place dans l'état correspondant au Bas-Empire. Ce damier est dans son orientation d'une uniformité et d'une régularité plus grandes que celles notées parfois ailleurs et il est ainsi d'autant plus frappant que les rectangles qui forment le quadrillage changent de dimensions, mais de façon telle que l'on distingue très nettement deux zones : un noyau plus petit qui groupe les rectangles plus petits (125×160 mètres) localisés dans l'angle nord-est du plan, et une zone plus étendue, entourant le noyau précédent et groupant les rectangles plus grands (160×160 mètres). Tout se passe, à première vue, déjà, comme si un plan primitif avait connu un agrandissement à une certaine date. Or deux observations viennent confirmer cette vue. Il se trouve, en effet, que l'amphithéâtre est situé en pleine ville dans le damier définitif ; la chose est anormale, on le sait, puisque, conformément à une règle assez bien établie, ces monuments s'élevaient en bordure des zones habitées (cf. un bon exemple à *Vetula-Xanten*, dont le plan n'a pas varié). Mais tout s'explique quand on constate que l'amphithéâtre se trouve situé très exactement sur la bordure ouest du plan primitif et encore en dehors de la zone à petits rectangles et que, d'ailleurs, sa présence a manifestement causé quelque trouble dans le dessin régulier des rectangles de dimensions plus grandes : on en conclura que la zone des premiers représente le plan primitif. De plus, le bâtiment des thermes qui, lui, occupe à peu près en entier un des grands rectangles, un peu au Sud de l'amphithéâtre, recouvrait les vestiges d'une construction antérieure et a révélé dans ses fondations des restes sculptés de monuments divers, funéraires ou autres³, évidemment plus anciens : ce sont là deux indices de remanie-

(2) Trois études récentes utilisent les données que les fouilles ont fournies sur l'histoire d'Amiens : F. VASSELLE-E. WILL, *Les cimelières gallo-romains d'Amiens*, *Rev. Nord*, 1956, pp. 321-330 ; *L'enceinte du Bas-Empire et l'histoire de la ville d'Amiens*, *ibid.*, 1958, pp. 467-482 ; *L'urbanisme romain à Samarobriua-Amiens*, *ibid.*, 1960, pp. 327-353. C'est dans cette dernière étude que l'on trouvera l'analyse du plan à damier ; pour un plan plus détaillé du centre de la ville, cf. *Rev. Nord*, 1958, pp. 476-477.

(3) Cf. *Rev. Nord*, 1960, pp. 341-342. Pour les fragments d'architecture et de sculpture découverts dans les

Fig. 1. Les trois étapes de la ville gallo-romaine *Samarobriva*-Amiens.

ments considérables et précisément les thermes, dont l'édification doit se placer au II^e siècle, sont situés eux aussi en bordure du plan à petits rectangles. L'hypothèse de l'élargissement d'un plan primitif semble donc amplement confirmée, et nous pouvons résumer ainsi les résultats auxquels nous avons abouti.

1. *Plan primitif*: une surface totale de 40 hectares se décomposant ainsi :
 5 rangées d'*insulae* dans le sens Est-Ouest, ou $160 \times 5 = 800$ mètres ;
 4 rangées d'*insulae* dans le sens Nord-Sud, ou $125 \times 4 = 500$ mètres.

thermes, *Rev. Nord*, 1956, pp. 332-338. Les gros blocs d'architecture, cités pp. 332 et 338, proviennent manifestement d'un grand monument public (porte ou arc de triomphe ?) : la présence de vestiges de monuments funéraires peut confirmer qu'on se trouvait à cette place sur les limites de la ville du premier plan.

- II. *Plan définitif*: une surface totale d'environ 105 hectares se décomposant ainsi :
 8 rangées d'*insulae* dans le sens Ouest-Est, ou $7 \times 160 + 1 \times 170 = 1290$ mètres ;
 6 rangées d'*insulae* dans le sens Nord-Sud, ou $125 \times 4 + 160 \times 2 = 820$ mètres.

Ces chiffres demandent quelque commentaire. Pour ce qui est de la surface totale, nous y reviendrons dans nos conclusions et il nous suffira de dire pour l'instant que *Samarobriva* fait figure de grande ville dans la région. Quelques remarques s'imposent cependant ici sur les dimensions que nous avons reconnues aux *insulae*. Il s'agit, dans une certaine mesure du moins, d'un chiffre théorique. Il est, en effet, infiniment rare que l'on ait pu établir les dimensions totales des rues, leur largeur complète en particulier avec fossés et trottoirs ; il semble toutefois que dans leurs dimensions mêmes ainsi que dans leur structure les rues d'Amiens gallo-romain ressemblaient beaucoup à celles dont l'image a pu être restituée ailleurs⁴. Dans la pratique, ce qu'on peut établir avec une bonne approximation, c'est l'espacement des voies, en quelque sorte d'axe en axe, et les chiffres ainsi obtenus semblent tolérer une interprétation satisfaisante. Ainsi à l'entraxe de 160 mètres peut correspondre une *insula* de 100 pas romains de côté, ou 147 m. 50, ce qui laisse 12 m. 50 pour la chaussée ; pour l'entraxe de 125 mètres, on songerait volontiers au chiffre de 80 pas romains ou 118 mètres mais il resterait une dimension apparemment trop faible pour la voie, et il faut préférer peut-être 75 pas ou 110 m. 60.

L'importance absolue de ces chiffres peut surprendre : les *insulae* de *Samarobriva* possédaient des dimensions notables. Il n'est malheureusement pas des plus aisés de réunir des termes de comparaison. Rien dans le voisinage immédiat, en France en particulier. Des données très précises sont signalées à *Augusta Raurica* en Suisse avec les chiffres de 55×66 mètres pour l'*insula* normale. A Trèves et à Cologne cependant, on semble atteindre une centaine de mètres pour le côté des *insulae*. Mais des chiffres comparables proviennent surtout de la Bretagne romaine : 100, 120 ou 125 mètres apparaissent à *Verulamium*, à *Durovernum*-Canterbury et à *Calleva*-Silchester⁵. Nos connaissances d'ensemble sur ce problème restent cependant trop insuffisantes pour qu'on puisse faire plus que fournir ces données.

Nous ne saurions quitter le plan en damier de *Samarobriva* sans nous attarder un instant à une question de méthode. Avant les résultats des fouilles que nous venons d'exposer, on ne pouvait se faire qu'une idée très vague du plan des villes de la Gaule du Nord — idée qui reposait sur la généralisation de constatations de détails faites avec plus ou moins de bonheur en d'autres régions. Amiens même nous offre un cas curieux des erreurs qui pouvaient résulter de généralisations de ce genre.

On en était arrivé, en effet, à localiser la ville du Bas-Empire autour de la cathédrale et parmi les arguments qu'on croyait devoir mettre en avant — on peut relire l'argumentation résumée dans l'ouvrage de F. Vercauteren cité en tête de cet article⁶ — figurait

(4) Nous avons publié dans *Rev. Nord*, 1960 une série de coupes pratiquées sur les voies romaines d'Amiens. La plus complète, p. 344, fig. 2, ne fournit pas de renseignements suffisants sur les bas-côtés de la chaussée. On rapprochera les remarques de R. Laur-Belart, sur les rues d'Augst, dans *Führer durch Augusta Raurica*, pp. 26-27 et fig. 6, qui révèlent un état très proche de celui d'Amiens.

(5) Aucune étude récente ne semble avoir été consacrée à ce problème du quadrillage. Cf. pour les endroits cités (bibl. sommaire) : Cologne, P. LA BAUME, *Colonia Agrippinensis*, fig. 57 ; H. SCHMITZ, *Stadt und Imperium, Köln in röm. Zeit*, p. 93, fig. 7 ; Trèves, GRENIER, *Manuel*, III, 1, p. 258, fig. 68 ; v. MASSOW, *Trierer Zeitschr.*, 1956, p. 77 ; *Augusta Raurica*, R. LAUR-BELART, *Führer*, p. 24 et plan d'ensemble en h. t. Pour *Verulamium*, ex. gr. PAULY-WISSOWA, *Realenc. s. v. Verulamium* (I. Richmond) ; Canterbury, Sheppard FRERE, *Roman Canterbury*, fig. 5 ; C. BOON, *Roman Silchester*, plan h. t. — La discussion sur ce qui est *cardo* et *decumanus* dans ces villes est loin d'être close et reste souvent confuse. Pour le plan primitif d'Amiens, nous avons été amené à admettre un cours excentrique pour ces deux artères. Cf. p. ex. pour Cologne, H. v. PETRIKOVITS, *Das röm. Rheinland*, p. 87.

(6) F. VERCAUTEREN, *Étude sur les civitates*, p. 293 et p. 317 (plan).

l'« aspect rectangulaire » de l'enceinte présumée et « la régularité », déclarée « assez remarquable », du tracé des rues. Ce qui revenait à dire que le tracé des rues modernes avait conservé celui de l'Antiquité et cette correspondance jointe à la proximité de la cathédrale fournissait la preuve majeure. Les fouilles récentes ont fait table rase de cette théorie ; la ville du Bas-Empire s'est révélée dans une toute autre zone, plus à l'Ouest, centrée autour de l'amphithéâtre transformé en « castillon »⁷. Parmi les rues médiévales et modernes qui, à l'intérieur de cette enceinte, conservent dans les grandes lignes un tracé antique, une seule suite peut être retenue avec certitude : rues au lin, des chaudronniers, Saint-Martin, et c'est autour de cette artère que s'est organisée la ville tardive. On sait pour le reste aujourd'hui qu'il n'y a plus lieu pour une date basse de chercher un damier avec *cardo* et *decumanus* : on y reviendra à propos de Boulogne. En dehors de l'enceinte, une seule autre artère moderne a conservé avec certitude un tracé antique ; c'est la suite : rues de la République, des Sergents, Flatters et du Bloc. Mais c'est là tout simplement l'antique et capitale voie venant de Beauvais et filant sur Boulogne ; la rue de la ville du Haut-Empire était revenue à l'état de route au Bas-Empire et son tracé s'est encore imposé à la ville du Moyen Age. Mais, pour le reste, dans tout ce qui fut la zone *extra muros* du Bas-Empire, le quadrillage décrit ci-dessus n'a laissé aucune trace, n'a pu laisser de trace si l'on veut bien se souvenir qu'il n'y avait plus là que terrains vagues correspondant aux ruines du III^e siècle et retournant lentement à l'état de cultures. La route de Senlis traversait maintenant toute cette zone en diagonale pour rejoindre le passage de la Somme et son tracé, bien reconnu en divers endroits, est la meilleure preuve de la disparition de l'agglomération urbaine sur ses bords à l'époque tardive où elle fut en usage.

Ces faits, solidement établis, mettront en garde contre une interprétation trop rapide et trop systématique des tracés, considérés comme « parlants », des rues médiévales ou modernes. Ce qui est vrai à Amiens l'est certainement non moins ailleurs dans toute cette vaste région qui connut les ravages profonds des invasions du III^e siècle et qui vit succéder aux grandes villes du Haut-Empire de petites enceintes resserrées. Dans toute cette région, de prétendues « survivances » doivent toujours être soigneusement vérifiées et rien ne vaudra dans ce domaine le témoignage archéologique⁸.

Il est regrettable que les données dont nous venons de faire état ne puissent pas s'inscrire plus aisément dans un cadre chronologique. La ville romaine succède à une ville gauloise dont elle conserve le nom : *Samarobriua*, Pont sur la *Samara*, la future Somme. C'est vers ce pont que se dirigeaient les deux grandes voies dont nous venons de faire état ci-dessus et que se dirigeait aussi une troisième, et non la moins importante, celle qui venait de Soissons. Quel était l'emplacement de l'agglomération gauloise ? Aucune donnée certaine ne nous permet de répondre à cette question et on peut rappeler seulement un indice fugitif : immédiatement au Nord de la cathédrale se trouve le port du Don et la rue du Don⁹. Si la toponymie était une science moins trompeuse, on reconnaîtrait volontiers là un

(7) Cf. notre étude, *Rev. Nord*, 1958, pp. 467 suiv.

(8) C'est ainsi qu'on est amené à faire les plus expresses réserves sur deux « analyses » récentes, appliquées à Senlis et à Limoges, où le quadrillage ancien apparaîtrait encore dans la ville moderne, cf. GRENIER, *Manuel*, III, 1, p. 246 et 250 (essais de G. Matherat). Le cas de Senlis ne saurait, en réalité, guère différer de celui d'Amiens ou d'autres villes de la région. Notons cependant que le matériel archéologique qui fonde ces analyses n'a pas été publié.

(9) Cf. sur le plan publié dans *Rev. Nord*, 1958, p. 477.

dunum celtique, le souvenir même de l'agglomération préromaine — sans d'ailleurs trop savoir de quel côté exactement la chercher.

Pour la date de la fondation de la ville romaine, nous ne sommes pas mieux renseignés ; elle peut être ancienne si l'on tient compte du fait que dans le système des voies d'Agrippa Amiens occupait une place notable. Cette fondation toutefois ne s'est pas obligatoirement accompagnée aussitôt de l'établissement du plan à damier primitif. On attribuera simplement ce dernier avec une bonne probabilité à un moment quelconque du 1^{er} siècle au plus tard ; l'agrandissement révélé par les fouilles doit se placer au 11^e siècle et faire partie de l'essor urbain général que connut alors tout l'empire. Pour la fin de ce premier Amiens monumental, nous sommes au contraire mieux renseignés. La ville, au témoignage d'une découverte monétaire¹⁰, a dû être la victime du premier assaut des barbares en 256. D'autres monnaies, des pièces de Probus de 277-278, prises dans la maçonnerie du rempart, nous renseignent sur la naissance de la ville fortifiée du Bas-Empire : avec ses 10 hectares de superficie, qui nous paraissent marquer une déchéance terrible par rapport à la grandeur passée, elle peut encore paraître splendide à Ammien Marcellin. Cette bourgade même succombe à un nouvel assaut des barbares en 406, comme nous l'apprend un texte fameux et discuté de saint Jérôme, même si elle n'est pas encore à cette date définitivement « transplantée en Germanie ».

BAVAY-BAGACUM.

Il n'est pas aisé de se faire une idée exacte de l'extension et du plan de la ville du Haut-Empire à Bavay. Les fouilles régulières se bornent à un seul ensemble monumental et les découvertes fortuites ne fournissent trop souvent que des informations incomplètes¹¹.

Un fait cependant peut être considéré comme acquis aujourd'hui : l'agglomération romaine recouvrait celle du Moyen Age, et la dépassait par endroits. Dans l'ovale dessiné par la levée de terre médiévale (fig. 2), les vestiges romains relevés de façon précise sont de plus en plus nombreux et donnent l'image d'une installation régulière et dense. En nous orientant par rapport au grand ensemble, nous sommes en mesure aujourd'hui de signaler d'abord un bloc de maisons au Nord, sur la rue de Valenciennes, des vestiges d'un autre au Sud, en bordure de la rue des Gommeries, et une cave à niches de l'autre côté de la même rue, dans celle des Soupirs. Sous l'église même et les maisons qui lui font face au Nord, ce sont les restes d'importants hypocaustes, sans doute ceux des thermes publics. C'est ensuite un ensemble assez bien conservé à l'angle sud-est de la Grand'Place, sur la rue des Récollets, ensemble auquel ont correspondu divers vestiges dans la nouvelle percée Nord-Sud partant de la place. Enfin, quand, il y a quelques années, la Grande Rue a été éventrée pour la pose d'un cable téléphonique sur la majeure partie de son cours, des vestiges d'habitations sont apparus tout au long ; ajoutons que des restes romains ont été signalés anciennement à la porte de Mons.

Le problème est donc plutôt de savoir de combien la ville antique a pu déborder le cadre médiéval et quel plan lui fut donné. Qu'elle ait débordé paraît assuré par des découvertes multiples faites au cours des temps (fig. 2), découvertes sur lesquelles nous renseignent heureusement deux rapports successifs dus à Maurice Hénault et qu'il est aisé

(10) Cf. *I. L.*, p. 473, ainsi que sur toute l'histoire de la ville du Bas-Empire.

(11) Sur les fouilles de Bavay, cf. H. BIÉVELET, *L'exploration archéologique de Bavai*, dans *Gallia*, 1948, pp. 301-317 ; E. WILL, *Bavai, Cité gallo-romaine* (Lille, 1957) ; ainsi que les rapports de fouilles publiés périodiquement dans *Gallia* ; de plus, les études de détail citées ci-après.

Fig. 2. — Le site de *Bagacum-Bavay*.

de compléter aujourd'hui¹². L'enregistrement de ces découvertes sur une carte ne fait naturellement pas apparaître des contours bien nets. Ainsi sur une des grandes sorties, l'actuelle route de Valenciennes, les installations semblent s'être égrenées assez loin vers l'Ouest ; le même fait apparaît comme probable du côté opposé sur l'actuelle route de Maubeuge. Du côté sud-ouest, l'exploitation de toute une série de sablières nous a donné une image curieuse et confuse à la fois : on semble être en présence d'une sorte de faubourg industriel occupé par de nombreux fours à potier, des maisons assez riches (possédant des « caveaux ») et enfin un grand nombre de sépultures. L'étude chronologique de l'abondant matériel archéologique recueilli dans ce secteur n'a pu être assez poussée pour clarifier l'histoire du quartier ; le mot de faubourg semble toutefois convenir assez¹³. Sur les autres côtés, l'existence de cimetières, qui nous sont souvent d'un si grand secours pour une délimitation au moins approximative de la zone habitée, ne nous est guère connue ; de façon générale, les tombes n'ont été constatées qu'à une certaine distance de la ville actuelle.

(12) *Pro Nervia*, IV, 1928, p. 51 et V, 1929, p. 49, avec deux plans.

(13) Cf. l'étude de R. JOLIN, *Un quartier artisanal et résidentiel au Sud-Ouest de Bavai*, dans *Antiquité Classique*, 1959, p. 125.

Sauf sur un point cependant, au Sud, où la petite tombe de *Julia Felicula*¹⁴ est assez exactement localisée sur les allées de Louvignies ; tout auprès, J. Lambiez avait découvert son « temple de Vénus », c'est-à-dire une cave à niches ornée de stucs peints¹⁵ ; nous sommes là manifestement à la charnière des deux villes, celle des vivants et celle des morts. Des constatations faites plus récemment, plus vers l'Ouest, sur la route de Saint-Quentin, semblent confirmer l'arrêt de l'agglomération à la même hauteur¹⁶.

Nous obtenons ainsi l'image d'une agglomération principale qui, sur certains côtés, pouvait se prolonger sous la forme de faubourgs. Pour délimiter l'extension de l'agglomération principale, nous aurons recours pour les côtés autres que le côté sud, où la ligne de démarcation nous est apparue déjà, à d'autres indices, fournis surtout par le tracé des routes, les fameuses routes auxquelles la ville doit son existence. Du côté de l'Est, en effet, on voit les deux chaussées de Tongres et de Trèves se rapprocher très sensiblement à proximité de la levée de terre médiévale où un élément de la première a été reconnu jadis : nous sommes là certainement tout proches de l'agglomération principale. Symétriquement, à l'Ouest, l'infléchissement, aujourd'hui pratiquement certain, de la route de Cambrai-Tournai en direction du grand monument fournit une limite analogue. Ces deux points sont séparés d'environ 700 mètres. Dans le sens Nord-Sud, où les indices restent plus vagues, cette dimension ne semble même pas avoir été atteinte : elle pouvait se borner à 600 ou 650 mètres ; ce qui nous donne une superficie totale d'environ 40 à 45 hectares. Nous retrouvons ainsi curieusement un des chiffres d'Amiens, celui du plan primitif. Mais à Bavay les choses en restèrent là ; *Bagacum* ne connaîtra pas le même développement que *Samarobriva*, ni même exactement celui de *Gesoriacum-Bononia*. Ces deux centres l'ont toujours emporté par leur rôle économique sur la capitale plus modeste des Nerviens. Lieu de passage obligé certes, mais sur des routes dont l'importance stratégique l'emportait sur la fonction économique. Au surplus, le caractère urbain de la civilisation romaine n'a peut-être pas rencontré chez les Nerviens un terrain des plus favorables : les remarques faites par Jules César sur leur caractère farouche pourraient le laisser croire.

Dans son apparence extérieure, la ville du Haut-Empire ne devait pas différer fondamentalement de ses voisines ; maisons et bâtiments publics étaient sans doute très semblables dans leur style comme dans leur aménagement¹⁷. Mais un problème doit nous retenir ici : la ville du Haut-Empire possédait-elle un plan à damier analogue à celui d'Amiens ? Les données disponibles sur ce point restent encore assez floues. Nous connaissons aujourd'hui sûrement trois rues de la ville antique ; elles couraient sur les côtés nord, est et sud du grand ensemble monumental et se recoupaient donc à angle droit. Celle des trois qui a pu être étudiée le plus commodément descendait un vallon

(14) Découverte au lieu-dit le Bisoir, cf. E. DESJARDINS, *Monuments épigr. provenant de Bavai* (*Mém. Soc. agr. sciences et arts, Douai*, t. XI) pl. III ; H. BIÉVELET, *Gallia*, 1943, p. 171, fig. 3, et *Annales Cercle archéol. Mons*, 62, 1955, fig. 3.

(15) H. BIÉVELET, *Dallages de marbre, mosaïques et peintures murales à Bavai*, dans *Latomus*, 1956, p. 568, pl. XI, fig. 2.

(16) Dans les puits de fondations qui ont servi à la construction du nouveau Collège Notre-Dame de l'Assomption, cf. rapport dans *Gallia*, 1961, p. 281.

(17) Sur les habitations de Bavay antique, cf. H. BIÉVELET, *Rev. Nord*, 1956, p. 273 (les caves à niches) ; *Latomus*, 1956, p. 567 (dallages, marbres et stucs) ; *Les Études Classiques*, 29, 1961, p. 166 (hypocaustes).

naturel, auquel correspond aujourd'hui en gros la rue des Gommeries, et son tracé s'accompagnait sous terre du cours d'un puissant égout, un des grands collecteurs de la ville¹⁸. L'existence des deux autres rues sur les côtés nord et sud est impliquée par les rangées de boutiques qui flanquaient le grand monument sur ses façades extérieures. L'empierrement de l'une d'entre elles a d'ailleurs été relevé sous la tour d'angle nord-ouest de l'enceinte du Bas-Empire ; elle se prolongeait vers l'Ouest de façon à rejoindre la route Cambrai-Tournai, comme nous l'avons déjà dit.

Quelques autres indices viennent appuyer l'hypothèse du plan à damier. Les vestiges d'habitations, nombreux, on l'a vu, dans le périmètre de la ville actuelle, semblent pouvoir s'adapter pour l'ordinaire à un plan de ce genre. Tout récemment d'ailleurs, comme veut bien m'en informer M. le Chanoine Biévelet, un élément de rue a été constaté au Nord de la Grande Rue ; il peut prolonger en droite ligne celle dont nous venons de parler en dernier lieu. Si cette donnée se confirmait, l'existence du damier serait pratiquement certaine.

L'idée de ce damier, quand on examine un plan de la ville, se trouve soutenue par la forme même du grand ensemble monumental : on retrouverait là très volontiers la valeur d'une ou plutôt de deux *insulae*. Dans le sens Nord-Sud, nous obtiendrions une donnée à peu près certaine, la dimension de l'*insula* correspondant à l'espacement des deux rues qui longeaient les boutiques nord et sud ; on peut fixer cette dimension à 65 pas romains, ou 95 m. 56. Dans le sens Ouest-Est, la situation est moins claire. D'un côté, le grand ensemble est flanqué à son extrémité ouest d'une « basilique » qui fait saillie sur le rectangle principal : cette anomalie peut avoir causé quelque trouble dans le tracé des voies Nord-Sud à cette place. D'un autre côté, il est certain depuis longtemps que le grand monument comportait deux moitiés dissemblables, lesquelles pouvaient être ou, peut-être, devaient être séparées par une rue transversale Nord-Sud¹⁹. La longueur exacte de chacune de ces deux parties n'est pas encore connue : on voit seulement qu'elle n'était pas identique de part et d'autre.

Le *forum* — et il ne peut guère faire de doutes qu'il s'agisse du *forum* avec ses deux moitiés, politique et marchande — occupait dans le plan tel que nous l'avons délimité une place assez centrale, encore que la moitié que nous sommes portés à considérer comme réservée à l'administration, la moitié ouest, se trouve placée en retrait par rapport au centre de l'agglomération ; cependant, à *Augusta Raurica*, la situation du *forum* et en particulier celle de la Basilique est encore plus excentrique.

L'histoire de Bavay est jalonnée par quelques indices chronologiques. Le premier en date est fourni par la fameuse dédicace à Tibère qui, selon les ingénieuses déductions de J. Heurgon, doit

(18) On n'a pas republié récemment de plan d'ensemble mis à jour du champ de fouilles de Bavay ; cf. provisoirement encore H. BIÉVELET, *Gallia*, 1948, p. 30 ; M^{me} FAIDER-FEYTMANS, *Recueil des bronzes de Bavay* (Suppl. VIII de *Gallia*) plan h. t., à compléter par plans partiels parus dans les rapports de *Gallia*. Pour l'égout, cf. H. BIÉVELET, *Hommages L. Herrmann* (Coll. Latomus, 44) (1960), p. 152.

(19) L'intégration du *forum* dans le plan d'une ville antique semble avoir souvent soulevé des difficultés en raison de l'extension de ce monument : d'ordinaire, il occupe la valeur de plusieurs *insulae* ; parfois il est partagé par une rue transversale, cf. les plans comparés présentés par P. M. DUVAL, *Paris antique*, pp. 134 et 135. A *Calleva-Silchester*, le *forum* est situé au centre d'un groupe d'*insulae* sans être directement contigu à aucune des rues du quadrillage, cf. C. BOON, *Roman Silchester*. A Bavay, la situation reste énigmatique ; les dégagements assez importants pratiqués au Nord du monument, sur la rue de Valenciennes, n'ont pas fait apparaître de rue Nord-Sud.

se placer en 4 de notre ère²⁰ : c'est la date que nous retrouverons et pour le même personnage à Boulogne. *Bagacum* gallo-romain existait donc dès le début de l'Empire ; sa fondation doit, en réalité, être liée à l'établissement du réseau routier dans lequel il occupe une place si éminente et cet établissement doit remonter à une date ancienne — nous y reviendrons encore. Mais ce n'est là qu'une indication très générale pour l'histoire du développement urbain de la capitale des Nerviens.

La ville existait-elle du temps de l'indépendance ? En tant que ville ou *oppidum*, on peut le nier sans trop de hardiesse. César ne mentionne pas un seul centre urbain ou fortifié pour cette peuplade farouche et imperméable aux influences méditerranéennes. La seule place forte des Nerviens qui nous soit connue est celle du camp d'Avesnelles aujourd'hui si lamentablement détruit²¹ ; c'était sans doute un refuge plutôt qu'une capitale et qui pouvait représenter un ultime essai de résistance désespérée. Cependant le nom même de *Bagacum* prouve le caractère indigène de l'endroit ; mais il n'y eut là sans doute qu'un village ou un hameau dont l'élévation au rang de chef-lieu d'une *civitas*, en dépit d'une situation tout à fait excentrique dans le territoire des Nerviens, est une manifestation de la volonté toute puissante du maître romain²². Rien ne nous renseigne plus aujourd'hui sur l'emplacement exact de ce village indigène ; on peut douter que la ville romaine lui ait été simplement superposée. L'emplacement définitif au sommet d'une pente qui descend doucement vers le ruisseau de Bavay, en une situation commode et salubre à la fois, révèle assez l'inspiration romaine du choix.

Le double *forum*, au témoignage de certaines découvertes de céramique, appartient au milieu du III^e siècle ; de façon générale d'ailleurs, la céramique recueillie à l'intérieur de la ville actuelle est gallo-romaine et plutôt tardive. Cependant c'est dans le *forum* même que fut découverte la dédicace à Tibère et certains aménagements du sous-sol de la « basilique » semblent permettre de reconnaître deux états pour cet édifice, dont l'un pourrait remonter au I^{er} siècle²³. De la céramique arrétine a été découverte tout récemment, enfin, en quantité assez abondante, sur la limite sud de la ville, en bordure de la route de Saint-Quentin²⁴ : le site commençait donc à se peupler de façon sérieuse dès le début de notre ère. Le *forum* monumental apparaît comme un embellissement postérieur et il n'est finalement pas exclu qu'il fasse partie d'une réorganisation générale du plan de la ville — à un moment qui peut correspondre à l'agrandissement constaté à Amiens.

Cette ville fut victime des invasions du milieu du III^e siècle, certainement dès le premier assaut déjà²⁵. Un document assez pathétique de l'époque est la petite tombe à incinération découverte au Sud-Est de la Grand'Place, rue des Recollets : un *antoninianus* de Claude le Gothique de 269 fournit un *terminus post quem*²⁶. La ville est en ruines à cette date, comme ses voisines. Un rempart s'élevait-il déjà tout auprès ? La fortification rapide de cette plaque tournante apparaît, en tout cas, comme des plus probables. La déchéance de la ville fut d'ailleurs profonde : de ses 40 hectares primitifs elle se trouve amenuisée à une surface qui atteint tout juste 4 hectares — c'est le chiffre le plus faible connu dans la région²⁷. On peut croire qu'elle fit office dès lors de place forte plus que de centre

(20) Cf. J. HEURGON, *Antiquité Classique*, 1948, p. 323.

(21) Cf. Ch. CROIX, *L'Avesnois préhist. gaulois, gallo-romain et franc*, p. 39. Ce camp comportait, en effet, un *muris gallicus* et si les déductions de Wheeler-Richardson dans leurs *Hillforts of Northern France* sont correctes, ce camp pourrait devoir son existence à la Conquête même.

(22) On peut comparer la situation tout aussi excentrique de Cassel dans le territoire des Ménapiens ; là, ce sont des raisons stratégiques qui ont dû dicter le choix.

(23) Pour la dédicace à Tibère, cf. ci-dessus, p. 87 et n. 20. Pour les remaniements possibles de la Basilique, *Gallia*, 1948, p. 309.

(24) Cf. le rapport de fouilles de *Gallia* 1962. On a trouvé dans ces fouilles des restes de puissants madriers de chêne qui appartenaient à une installation énigmatique — qui pourrait dater des débuts de la ville romaine. Le tout se trouvait malheureusement entre 3 m. 50 et 5 mètres sous terre.

(25) Cf. J. HEURGON, *Gallia*, 1954, p. 142, sur les trésors qui datent ces événements : à noter celui trouvé à l'intérieur du tracé de l'enceinte avec des pièces de Maximien et de Dioclétien.

(26) Cf. H. BIÉVELET, *Note sur quelques tombes de Bavai*, dans *Annales du 36^e Congrès Fédération archéol. hist. de Belgique*, 1956, p. 149 et fig. 1.

(27) Il se peut que Cassel se soit trouvé réduit de même : ces faits expliqueraient pourquoi ces deux centres du

urbain. *Bagacum*, qui n'est plus connu des textes antiques les plus tardifs, a pu disparaître dès le début du ^v^e siècle — là encore, la date de 406-407 apparaît comme un terme possible. L'avance des Francs sur Cambrai marqua en tout cas le point final.

BOULOGNE-BONONIA-GESORACUM.

Le site de Boulogne n'a jamais été l'objet de fouilles méthodiques ; il n'a même pas été possible de profiter, comme à Amiens, des destructions de la dernière guerre pour préciser nos connaissances très fragmentaires. Toutefois une foule de découvertes fortuites, assez soigneusement relevées au cours du ^{xix}^e et au début du ^{xx}^e siècle, permettent de restituer le visage de la ville antique, au moins dans ses grandes lignes²⁸.

L'histoire du site est complexe, mais quelques données littéraires et épigraphiques, que nous a valu l'importance de l'endroit, nous fournissent d'abord un cadre chronologique assez précis. Boulogne gallo-romain apparaît pour la première fois dans une lettre de Tibère au sénat et au peuple de la ville phrygienne d'*Aizanoi*²⁹ ; nous apprenons que le futur empereur séjourna en 4 de notre ère, au cours d'un voyage vers la Germanie, dans la ville de *Bononia*. Si, par ailleurs, les déductions de J. Heurgon au sujet d'un texte de Florus sur les *pontes Drusi* sont justifiées, comme on le croira volontiers, le *terminus post quem* dont nous disposons se trouverait reporté aux années 12 à 9 avant J.-C.³⁰. Dans ce texte, la ville est déjà citée sous le nom de *Gesoriacum* qui lui restera pendant près de trois siècles. Ce premier changement de nom peut correspondre à une organisation nouvelle qu'on peut mettre en relation avec la construction du fameux phare sous Caligula ou alors avec la conquête de la Bretagne par Claude. L'installation de la *Classis Britannica* à *Gesoriacum* a dû faire prévaloir cette dernière appellation.

Nouveau changement de nom vers 300 : *Gesoriacum* disparaît au profit de *Bononia*. L'épisode de la révolte de Carausius, terminé par la reddition de la ville en 293, se trouve ainsi sanctionné en quelque sorte par le vainqueur, Constance Chlore ; mais on dira sans doute aussi bien que le changement traduisait une modification brutale des données militaires : c'est la ville haute, *Bononia*, resserrée dans sa ceinture fortifiée, qui redevient le centre à la place des quartiers de la ville basse réunis sous le nom de *Gesoriacum*, quartiers dont une partie fut d'ailleurs sacrifiée³¹.

La fin de *Bononia oceanensis*, comme l'appellent les monnaies, se place au début du ^v^e siècle. La ville est mentionnée la dernière fois comme base de Constantin III, qui y débarqua avec les troupes ramenées de Bretagne³². L'entreprise de l'usurpateur, qui fut fatale à la province abandonnée, le fut sans doute tout autant à Boulogne. *Bononia* est inconnue à la *Notitia dignitatum*, tout comme la *Classis Britannica*. Le nom même de *Gesoriacum* est évincé à jamais et à son emplacement s'élèvera

Haut-Empire cédèrent la place, au Bas-Empire, à Tournai et à Cambrai. Une autre ville a peut-être ou sans doute disparu comme centre urbain à cette date : *Augusta Viromanduorum* ; il n'est pas exclu que l'ancien *oppidum* de Vermand ait repris alors son rôle de centre de la *civitas*. Ce n'est que beaucoup plus tard que Saint-Quentin reprendra la tradition d'*Augusta*.

(28) Cf. notre mise au point parue dans *Rev. Nord*, 1960, pp. 363-379.

(29) Les textes concernant Boulogne antique ont été soumis à un nouvel et pénétrant examen par J. HEURGON : *Les problèmes de Boulogne*, *Rev. études anciennes*, 50, 1948, p. 101 ; *Encore un problème de Boulogne : le pont de Drusus*, *ibid.*, 51, 1949, p. 324 ; *De Gesoriacum à Bononia, Hommages Bidez-Cumont* (Coll. Latomus, II, 1949), p. 127. Pour la lettre de Tibère, cf. le premier article cité.

(30) *Rev. études anciennes*, 51, 1949, p. 324 ; cf. FLORUS, II, 30 (IV, 12, 26).

(31) Cf. notre étude *Rev. Nord*, 1960, pp. 377-379, sur la date du rempart et les conditions dans lesquelles il fut élevé.

(32) Cf. notre étude citée pp. 369-370. Sur le texte de saint Jérôme et son interprétation, cf. Chr. COURTOIS, *Les Vandales*, p. 42-51 ; la chronologie de ces événements reste malheureusement flottante, mais Courtois a eu raison de souligner la valeur du texte cité.

un hameau de Saxons ou de Francs, révélé par le nom germanique de Brequerecque³³. Le port ne revivra que sous Charlemagne, dans la lutte contre le péril normand.

Cette histoire est donc marquée par l'alternance de deux noms, *Gesoriacum* et *Bononia*, alternance qui recouvre un déplacement du centre de gravité : de la ville haute, on passe à ville basse et vice-versa. Sur ce point, tout le monde est pratiquement d'accord aujourd'hui. Mais si l'identification de la ville haute avec *Bononia* ne pose pas de problèmes majeurs, la localisation et la délimitation de *Gesoriacum* ont paru plus difficiles. J'ai discuté ailleurs, plus en détails, de cette question et une présentation plus brève des données et des résultats suffira ici³⁴.

Si l'on cherche à définir l'extension de la ville du Haut-Empire (fig. 3), on ne dispose que d'un indice d'une précision relative : cette extension se trouve révélée, comme il arrive ailleurs, en négatif en quelque sorte, par celle des nécropoles et pour ces dernières nous possédons des indications suffisantes pour notre propos. Une première zone de cimetières couvrait, au Nord-Ouest, les pentes entre le vallon des Tintelleries et l'enceinte de la ville haute ; elle s'étendait sans doute sur tout le côté nord-est de cette dernière ; quelques monuments bien identifiés attestent l'existence de cette nécropole sous le Haut-Empire. A la même période appartient le cimetière antique fouillé en 1893-95 par le Dr E. T. Hamy à l'emplacement de l'actuel cimetière de l'Est, en un groupement dense, au Nord de la rue du Vieil-Atre au nom révélateur. Troisième zone enfin, celle qui bordait de part et d'autre la route de Paris aux portes du faubourg de Brequerecque jusqu'à hauteur de l'ancien abattoir. Ces trois nécropoles permettent de tracer pour la zone résidentielle un rectangle allant du rempart nord-ouest de la ville haute jusqu'au val Saint-Martin au Sud-Est, de la Liane au Sud-Ouest au chemin d'Echinghen et au front nord-est de la ville haute. C'est une superficie qu'on peut évaluer grossièrement à 40-50 hectares et qui couvrait un terrain accidenté et raviné. Que cette zone fût résidentielle est prouvé par les vestiges signalés aussi bien dans la ville haute que dans le quartier de Brequerecque. Mais il convient surtout d'ajouter une remarque importante : la même zone abritait les installations de la *Classis Britannica*. Des restes certains de constructions et un nombre considérable de briques et tuiles au sigle de la *Classis* ont été découverts sur une assez vaste surface au pied de l'angle sud de l'enceinte médiévale. Des documents analogues ont été signalés aussi à l'autre extrémité de la même zone, « au val du val Saint-Martin ». Ainsi se trouve délimité ce qu'était *Gesoriacum* : tout le quartier construit et habité en dehors de l'actuelle ville haute.

Mais ainsi se trouve tranché aussi un problème discuté pendant longtemps : celui de l'emplacement du port antique, du moins du port principal, qui doit être cherché dans ce qu'Ernest Desjardins³⁵ appelait, avec une juste appréciation de la situation, « l'anse de Brequerecque ». Que, contrairement à l'avis de certains, le port ne fût pas installé à la sortie du vallon des Tintelleries, comme ce fut le cas au Moyen Age, est prouvé par toutes sortes d'indices. Une nécropole, nous l'avons vu, s'étendait

(33) Autour de Brequerecque (mot dans lequel il faut sans doute reconnaître le vocable germanique signifiant église ; cf. Dunkerque), les toponymes germaniques sont fréquents, comme tout autour de Boulogne, fait noté depuis longtemps ; cf. Pitendal, Ostrohove, Bertinghen, Echinghen, etc.

(34) Cf. étude citée, pp. 372 et suiv.

(35) E. DESJARDINS, *Géographie hist. et administr. de la Gaule rom.*, t. I, p. 383, avec un plan aux restitutions trop précises et contestables, reproduit par GRENIER, *Manuel*, II, 2, p. 527, fig. 169.

Fig. 3. — Le site de *Gesoriacum-Bononia-Boulogne*.
(La zone des ports à titre indicatif).

sur le flanc méridional dudit vallon du côté de la ville haute. Au Bas-Empire, la ville basse, elle aussi entourée de murailles, ne rejoint nullement le vallon en question — ce que fera, au contraire, et par un déplacement caractéristique, le quartier correspondant de la ville médiévale³⁶. L'anse de Brequerecque, qui s'était ensablée au cours des siècles comme le reste de l'estuaire de la Liane, était devenue inutilisable au Moyen Âge³⁷, mais son tracé apparaît encore et de façon frappante sur les cartes qui furent dessinées de la ville au XVI^e et au XVII^e siècles (fig. 4). Il a fallu, pour que ces faits fussent méconnus, l'obstination très caractéristique de ceux qui ont de la peine à reconnaître un phénomène classique dans la vie des sites urbains : le déplacement des centres. L'exemple d'Amiens, tel que nous l'avons reconstitué, en est pourtant aussi une belle illustration. C'est une autre discussion, tout aussi vaine, qui a fait chercher le *Portus Ilius* de Jules César en toutes sortes d'endroits, sauf sur l'estuaire de la Liane — qui présentait en ce temps là des possibilités disparues depuis ! On placerait volontiers ce port sur la rive gauche de la rivière, du côté où le géographe Ptolémée signale un *Ilion akron*, nom qui était peut-être celui de tout l'éperon culminant aujourd'hui au Mont Soleil et sur lequel Jules César a pu installer son quartier général³⁸.

Un aveuglement analogue a sans doute fait méconnaître le caractère véritable de la ville haute du temps du Haut-Empire : on y reconnaissait une curieuse mixture de quartier résidentiel et de *castrum* militaire. De fait, le caractère même de quartier résidentiel est suffisamment prouvé par les vestiges découverts au cours du siècle dernier sous l'église Notre-Dame et sur les deux côtés de la rue de Lille : « temple », « *balneum* » et « édifice religieux ». La liaison de ce quartier avec *Gesoriacum* était de même en quelque sorte illustrée par les restes de murs qui, dans une cave de la rue Saint-Martin, passaient encore sous le rempart médiéval. Les habitations pouvaient très bien se poursuivre du côté sud-est le long du Chemin d'Echinghen (rue Boucher-de-Perthes et suivantes), jusqu'à Brequerecque³⁹. On peut même penser que les demeures riches recherchaient plutôt les hauteurs que les fonds en bordure de la Liane, et cela de la ville haute jusqu'au Val Saint-Martin.

Une autre donnée, dont on fait traditionnellement état pour la ville haute, est celle du quadrillage romain qui apparaîtrait encore clairement dans le tracé des rues actuelles⁴⁰. Les rues, en effet, qui joignent aujourd'hui, de façon plus ou moins rectiligne, les quatre portes de l'enceinte médiévale représenteraient le *cardo* et le *decumanus* du damier antique (fig. 5). Cette façon de voir néglige fâcheusement deux données importantes. La première concerne le principe même de l'établissement d'un *cardo* et d'un *decumanus*. Cette croix de voies principales, avec leurs parallèles d'importance secondaire, a très évidemment présidé au plan d'un certain nombre de villes du Haut-Empire, ainsi à Amiens et sans doute à Bavay, on l'a vu. Mais il paraît à peu près établi aujourd'hui que le système fut abandonné au Bas-Empire, où les villes ont tendance à s'organiser autour d'un

(36) Sur le développement médiéval, cf. P. HÉLIOT, *Essai sur le développement urbain de Boulogne*, *Bulletin Soc. acad. Boulogne*, XII, 1929-33, pp. 284 et 294, et *Rev. Nord*, 1932, p. 81. La ville basse médiévale ne conserva dans ses murs qu'une fraction de la ville basse antique et prit une extension assez considérable du côté des Tintelleries.

(37) Sur le port médiéval et des siècles suivants, cf. P. HÉLIOT, *Rev. Nord*, 1958, p. 27 et fig. — Une étude sur l'histoire du port a paru dans le recueil *Boulogne et le Boulonnais*, 1899, p. 695, due à J. Voisin ; une série de vues anciennes sont publiées là-même, fig. 5, 6 et 10 ; on distingue toujours la fameuse anse et les « prairies inondées » qui devaient fournir un plan d'eau suffisant. Nous reproduisons ici une vue du siège de la ville par Henri VIII d'Angleterre, vue assez éloquentes elle aussi, cf. fig. 4.

(38) Sur cette question, cf. PAULY-WISSOWA, *Realenc., s.v. Ilium* (KEUNE) et *Ilius portus* (HAVERFIELD) ; pour la localisation topographique, PTOLÉMÉE, II, 9, 1.

(39) Cf. E. T. HAMY et C. ENLART, dans *Boulogne et le Boulonnais*, 1899, p. 41 et p. 161.

(40) Cf. p. ex. pour la doctrine traditionnelle, E. T. HAMY à l'endroit cité, ou P. HÉLIOT, *Origines de la Haute Ville de Boulogne*, dans *Études historiques à la mémoire de Roger Rodière* (1947) (*Mém. Pas-de-Calais*, V, 2), p. 26 et suiv.

Fig. 4. — Plan de Boulogne et environs en 1544.

axe principal. Que dirons-nous donc pour la ville haute moderne de Boulogne, qui se rattache très directement, dans sa délimitation, à celle du Bas-Empire précisément ⁴¹? Comment peut-elle conserver l'image d'un *cardo* et d'un *decumanus* qu'elle n'a connus ni au Haut-Empire ni au Bas-Empire?

L'arbitraire des vues traditionnelles n'est pas moins flagrant quand nous abordons la seconde donnée : le problème des portes. Pour l'une d'entre elles, celle des Dunes, on peut croire qu'elle n'a pas existé dans l'Antiquité, où elle était pratiquement sans utilité. La ville haute du Bas-Empire possédait nécessairement deux portes : l'une menant vers la ville basse, l'autre menant vers le dehors, sur la route de Calais et sur celle de Paris. Pour celle-ci, un emplacement proche de celui de la Porte Gayole reste probable, proche puisqu'il semble que cette porte, aussi bien que la muraille adjacente, ne remonte pas plus haut que Philippe Hurepel. Et la même date convient au rempart sud-ouest actuel avec la Porte des Degrés : rien ne prouve que la communication entre ville haute et ville basse se soit trouvée dans l'Antiquité, non pas à l'emplacement, mais dans l'axe simplement de cette Porte. Quant à la quatrième ouverture, celle de la Porte Neuve (ou de Calais), son nom même trahit une origine non antique.

Il vaut ainsi mieux renoncer au *cardo* et au *decumanus* chers à la tradition locale. Cependant, un examen du plan de la ville haute actuelle fait apparaître quelques

(41) Sur le problème des remparts antiques de Boulogne, cf. notre étude dans *Rev. Nord*, 1960.

particularités qui méritent de retenir l'attention (fig. 5). Voici d'abord l'orientation de l'église Notre-Dame, si curieusement en oblique par rapport à la muraille nord-est de l'enceinte — qui, elle, englobe de ce côté un noyau antique. Sans doute cette orientation pourrait-elle trouver son explication dans les phases diverses, et peut-être assez récentes, que connut cet étrange édifice. Mais la vérité est que la même orientation se retrouve apparemment de l'autre côté de la rue de Lille, dans le départ de la rue de l'Oratoire et dans celui de la rue Saint-Martin (dont les cours se trouvent infléchis ensuite vers la Place ou vers la Porte Gayole). Dans la même région aussi, une orientation perpendiculaire est donnée par les rues du Château et de la Balance, comme naturellement aussi par le Parvis Notre-Dame, et aussi, semble-t-il (le fait serait des plus remarquables), par la rue d'Aumont qui mène à la Porte Gayole. Ce dessin orthogonal et divergeant avec obstination de l'orientation de l'enceinte surprend évidemment ; il peut trouver son explication dans des survivances plus anciennes, qui remonteraient au Haut-Empire. Ce qui a pu assurer sa conservation locale, c'est la persistance d'un ou de deux monuments importants, qui n'ont pu être ruinés de fond en comble par les barbares du III^e siècle. Le fait mérite pour le moins d'être signalé et, en attendant d'éventuelles découvertes favorisées par la chance, on peut le noter avec les réserves nécessaires sur le bien-fondé desquelles nous avons nous-même attiré l'attention ci-dessus à propos d'Amiens.

Si ces observations venaient à être confirmées, nous aurions encore la preuve de l'existence à Boulogne même d'un plan à damier. Ce plan aurait dépassé naturellement les limites étroites de l'enceinte actuelle, en direction du Sud-Est notamment ; le chemin d'Echinghen a quelques chances de répondre à la même orientation générale. Pour le reste cependant, il n'est nullement assuré qu'un damier uniforme ait englobé toute la future ville basse ou encore le quartier de Brequereque situé autour du port : des nécessités pratiques ont pu ou même dû entraîner dans ces secteurs des orientations particulières⁴². C'est précisément le rôle qu'a pu jouer le port dans l'élaboration du plan urbain qui nous échappe aujourd'hui le plus complètement. Ce qui reste certain seulement, c'est que ce port a donné à l'agglomération un développement analogue à ceux que nous avons rencontrés précédemment pour les deux chefs-lieux de *civitas* que furent Amiens et Bavay⁴³.

VERMAND-SAINT QUENTIN-AUGUSTA VIROMANDUORUM.

Nous avons rencontré jusqu'à présent deux cas dans le passage de la Gaule indépendante à la province romaine, celui de la permanence du site avec Amiens et Boulogne, celui de la création nouvelle avec Bavay. Un autre cas bien connu et, en effet, très fréquent est celui de l'abandon d'un oppidum gaulois au profit d'un site proche, mais plus conforme aux conceptions romaines, plus adapté à une vie pacifique et civilisée. Dans la France du Nord, les exemples ne manquent pas : Beauvais, Arras, Soissons et Reims. La fondation nouvelle est sanctionnée parfois d'un nom nouveau évocateur de la volonté du maître de

(42) Autour de l'anse de Brequereque, la voie antique correspondant à l'actuelle route de Paris a été constatée plusieurs fois : son tracé semble avoir été à peu près parallèle, mais un peu en contrebas vers la Liane.

(43) La ville suit de même l'évolution de ses voisins au Bas-Empire ; si Amiens se contente d'une superficie d'env. 10 hectares, la ville haute de Boulogne en comptera 12-13, auxquels il conviendra d'ajouter quelques hectares pour la ville basse.

Fig. 5. — La ville haute de Boulogne : traces possibles de voies romaines.

l'empire : à *Bratuspantium* succède *Caesaromagus*, à *Noviodunum*, *Augusta Suessionum* et à Vermand, *Augusta Viromanduorum*. Mais ce dernier cas est plus complexe et comme il a l'avantage de révéler des hésitations de la part des organisateurs romains de la Gaule, il vaut la peine de s'y arrêter.

C'était, au siècle dernier, parmi les savants locaux, une discussion traditionnelle aussi bien qu'animée que de savoir lequel des deux sites, Vermand ou Saint-Quentin était celui d'*Augusta Viromanduorum*. Le doute n'est, en réalité, guère permis : c'est la ville au vocable chrétien qui a pris, au Moyen Âge, la relève de la fondation romaine⁴⁴, tandis que Vermand, dont le nom a conservé celui de la tribu gauloise, représente l'*oppidum* antérieur à la conquête : la puissante levée de terre qui entoure toujours la localité moderne remonte au moins partiellement à cette haute antiquité.

Jusque là rien que de banal sans doute, mais il suffit de regarder une carte et de repérer le tracé des voies romaines pour constater une anomalie assez singulière (fig. 6). Tout se passe, en effet, comme si Vermand servait de point de départ à certaines routes, Saint-Quentin à d'autres. Ainsi, dans le sens Nord-Sud, la priorité revient à cette dernière pour la direction de Soissons, d'un côté, d'Arras et de Cambrai, de l'autre. Dans le sens Ouest-Est, c'est Vermand qui tient la tête : c'est là que viennent se rencontrer deux des plus belles chaussées Brunchaut conservées dans le Nord de la France, celle d'Amiens, d'un côté, celle de Bavay, de l'autre ; et si, naturellement, en venant d'Amiens, on pouvait continuer en ligne directe vers Saint-Quentin, il n'en allait pas de même quand on venait de Bavay, où un demi-tour à gauche s'imposait à une dizaine de kilomètres de la ville moderne.

C. Jullian avait été frappé par cette anomalie et il avait précisé sa pensée du t. IV au t. VI de sa monumentale *Histoire de la Gaule*. Après avoir parlé d'« une rectification locale pour adapter un ancien chemin à une capitale nouvelle », il caresse pour finir l'idée d'une grande artère Ouest-Est, Paris-Senlis-Bavay, dont le tracé premier pourrait remonter à l'époque de l'Indépendance et soulignait en tout cas la place de Paris-Lutèce dans le Nord de la Gaule⁴⁵. Le grand historien sacrifiait ainsi à deux de ses idées favorites : la permanence des chemins gaulois que les Romains se seraient le plus souvent contentés d'aménager en voies empierrées, le rôle ancien de Paris. Ni l'une ni l'autre de ces idées ne sont suffisamment étayées par les faits et nous pouvons en faire abstraction, si nous cherchons à comprendre le raison d'être du binôme Vermand-Saint-Quentin. Ces deux sites apparaissent comme rivaux dans le système routier romain : il s'agit de déterminer les phases chronologiques de cette rivalité.

Commençons par Vermand, qui domine un axe Ouest-Est. Mais il ne s'agit pas, comme le pensait C. Jullian, d'un axe dont le but était de relier Paris au Rhin par Senlis et Bavay. Un tel rôle n'aurait pu échoir à Lutèce qu'à un seul moment de son histoire, à l'époque où, pour la première fois, elle devient une capitale, du moins pour le Nord de la Gaule : les

(44) Cf. p. ex. l'exposé d'ensemble d'E. LEMAIRE dans *Mém. Soc. acad. Saint-Quentin*, IV, 1, 1878, p. 349 et suiv., avec une carte de J. Pilloy, p. 394, d'après laquelle nous avons établi notre fig. 6. Fait caractéristique : un des quartiers de Saint-Quentin médiéval portait le nom d'*Aouste* (cf. *l.l.*, p. 415).

(45) C. JULLIAN, *Hist. Gaule*, IV, p. 84 ; V, p. 89, n. 2 ; 90, n. 2 ; 97, n. 5 ; 107, n. 2 ; VI, p. 455, p. 460 et n. 1. Le dernier auteur qui s'est occupé du système routier de la région parisienne ne s'est pas rallié aux thèses de Jullian, cf. P.-M. DUVAL, *Paris antique* (1961), p. 244.

Fig. 6. — Le réseau routier romain dans la région de Saint-Quentin-Vermand.

années où Julien y résida. L'établissement de communications directes avec le Rhin eût été à cette date tout à fait normal. Cependant, si l'on cherche les connexions de Vermand vers l'Ouest, on découvre autre chose. A proximité immédiate, en effet, un tronçon rectiligne de voie romaine a été reconnu ou proposé anciennement comme tel entre les localités de Beauvais, Ugny, Matigny et Voyennes au-delà de la Somme. On s'oriente de la sorte en droite ligne sur Roiglise (immédiatement au Sud-Est de Roye), dans lequel on a reconnu le *Rodium* de la Table de Peutinger⁴⁶. Ce n'est pas tout : au-delà de Roiglise et en direction de Saint-Just-en Chaussée, quelques tronçons indubitables de voies romaines sont toujours apparents, de part et d'autre de Beuvraignes, et, plus loin, de Boulogne-la-Grasse par Courcelle-Épayelle à Montgerain. Cette voie si obstinément dirigée vers le Sud-Ouest devait rejoindre Beauvais, la ville la plus importante de la région, d'où les communications étaient de nouveau possibles ou vers Rouen ou vers Chartres.

Cet axe Ouest-Est, s'il est encore visible sur le terrain, ne figure pas dans la tradition antique. C'est le contraire qui est le cas pour le réseau de Saint-Quentin : l'axe nord-sud vers Cambrai-Arras, ou encore par Vermand à Amiens, est bien attesté ; la direction est

[46] Cf. E. DESJARDINS, *Géographie hist. et adm. Gaule romaine*, IV, p. 130.

toujours la même : le terme de la route, c'est Boulogne. Tout se passe comme si dans la solution qui correspond de fait aux premiers siècles de l'Empire, *Augusta Viromanduorum* avait comme rôle essentiel — un rôle secondaire d'ailleurs dans l'ensemble du système routier — d'assurer la liaison du Sud vers le port de la Bretagne. L'axe Ouest-Est à cette date s'était révélé, lui, comme périmé. Nous disons : « s'était révélé » ; il semble préférable, en effet, de considérer cet axe comme une solution première, qui put être abandonnée par la suite. Ce sont des considérations militaires, peut-être, qui déterminèrent dans une première phase l'établissement de l'axe Ouest-Est, semblant avoir tenu compte du poids qui revenait au moment de la conquête, dans la Gaule indépendante, au peuple des Carnutes et à celui des Bellovaques. Nous serions prêts, pour notre part, à rapprocher un texte bien connu de Strabon (IV, 6, 11) qui fait passer la route de l'Océan établie par Agrippa expressément chez les Ambiens et les Bellovaques ; cette seconde mention, qui a toujours surpris, pourrait être le souvenir d'un système dans lequel Beauvais occupait une place perdue par la suite. Pour ce qui est de Vermand en tout cas, quand la primauté de la route de Boulogne se fût imposée, elle entraîna la fondation de la ville sur le passage de la Somme, *Augusta*, au détriment de l'ancien *oppidum*.

Est-il possible d'exprimer ces constatations en données chronologiques ? L'organisation de la Gaule romaine se place, selon les vues traditionnelles, entre 27 et 12 avant notre ère. Ce sont là des dates facilement conciliables avec ce que nous savons d'Amiens, de Bavay et de Boulogne : la date la plus ancienne qui nous soit fournie par la tradition est, on l'a vu, celle des années 12-9 av. J.-C. pour les *pontes Drusi*. Mais nous avons vu aussi que l'emplacement donné aux différentes villes de la région était étroitement lié au système routier et ce dernier, selon la tradition, est une création d'Agrippa. Or Agrippa a été deux fois en Gaule, une fois entre 39 et 37 et une seconde fois en 19 avant notre ère. On est tenté de placer au moment du premier voyage le système dans lequel Vermand occupe une place éminente et au second la solution définitive avec la fondation d'*Augusta Viromanduorum*⁴⁷. Ces deux dates ne semblent pas devoir être rejetées sous prétexte qu'elles sont trop « hautes ». D'une part, en effet, des raisons militaires favorisaient naturellement l'établissement rapide d'un réseau routier qui a pu précéder le statut des *civitates*. D'autre part, au choix de l'emplacement pour une agglomération urbaine n'a pu succéder qu'avec une certaine lenteur l'exécution matérielle.

Les données que nous avons réunies ci-dessus permettent-elles quelques conclusions d'ensemble ? En dépit du caractère très lacunaire de notre information, nous en présenterons quelques-unes, non sans les réserves nécessaires.

Il n'est sans doute pas très utile de revenir plus longuement sur les deux grandes phases qu'a connues le développement urbain dans le Nord de la Gaule. La seconde, qui correspond au Bas-Empire, est d'ailleurs la mieux connue et présente un visage très uniforme ; les problèmes en suspens concernent la date de la naissance de ces villes entourées de remparts et celle de leur disparition définitive, mais des éléments d'une chronologie plus précise pourront sans doute être réunis prochainement en France⁴⁸.

(47) On peut naturellement aussi envisager une chronologie basse qui rejoindrait p. ex. le passage de *Bononia* à *Gesoriacum* — à condition que ce passage lui-même ne date que de Caligula ou de Claude. Le nom d'*Augusta* n'est plus considéré aujourd'hui comme une preuve de l'origine augustéenne d'une fondation, cf. KOETHE, *Trierer Zeitschr.*, 1938, p. 192.

(48) Ces données seront fournies par l'étude des remparts des différents sites de la région. Nous avons fait

Si la fin de la période du Haut-Empire se fixe aisément au milieu du III^e siècle, les difficultés sont bien plus considérables pour les débuts. Différents stades doivent d'ailleurs être envisagés. Il y a d'abord celui de la date de la fondation de la ville nouvelle ; car même si cette ville ne fait que perpétuer sous des formes rénovées un établissement gaulois — ce qui n'est pas, de loin, le cas le plus fréquent — l'urbaniste romain élabore un plan tout nouveau qui n'est réalisable que dans certaines conditions de terrain. Le plus souvent cependant l'emplacement choisi se trouve à quelque distance de l'ancienne agglomération. Ce transfert nous fournira une indication capitale : toutes ces villes nouvelles ont une place très précise dans le réseau routier que tisse soigneusement l'ingénieur romain. Nous avons rencontré ci-dessus une seule hésitation certaine ou, si l'on préfère, un seul changement de plan : celui qui concerne Vermand et Saint-Quentin-*Augusta Viromanduorum*, et encore s'agit-il là d'une ville qui ne fut sans doute jamais que de second plan⁴⁹. Partout ailleurs, la solution initiale semble avoir été définitive, et elle n'a pu être qu'ancienne. La fondation — et, nous l'avons vu, il s'agit d'une fondation de toutes pièces — de cette plaque tournante d'importance capitale qu'est Bavay n'a-t-elle pas dû se placer tout à l'origine du plan d'organisation de la région ? Mais une maille de ce réseau tient l'autre⁵⁰ et on est amené de la sorte à dater ce plan d'organisation sous le règne d'Auguste et à le rattacher, conformément à la tradition, à son ministre dévoué, Agrippa. De fait, les indices chronologiques que nous possédons pour Amiens et Bavay s'accordent avec ces déductions.

Fondation ne veut pas dire aménagement — c'est ce second point qui peut sembler d'une certaine manière plus important pour l'histoire du développement urbain. De fait, ce qui nous apparaît sans doute avec le plus de netteté dans les fouilles, c'est l'état du II^e siècle et les vestiges qui dateraient des origines restent insaisissables. Pour l'instant, on ne peut poser de façon utile qu'une question, celle de l'existence et de l'adoption du plan à damier.

Il y a quelque apparence que ce plan ait été la règle pour les chefs-lieux de *civitates* et les agglomérations d'importance voisine. Il est sûr à Amiens, des plus probables à Bavay, probable ou possible à Boulogne. Mais il est pratiquement sûr aussi à Lutèce⁵¹, et il est bien connu dans les villes romaines d'Allemagne, de Suisse et d'Angleterre. A quelle date remontent ces plans à damier ? C'est une question à laquelle il est manifestement souvent difficile de répondre. Des précisions viennent d'Allemagne. Une discussion serrée a été menée autour de Trèves et la thèse de H. Koethe qui se prononce pour une date claudienne paraît en définitive la mieux fondée⁵². Pour Cologne, le quadrillage semble lié à la fondation de la colonie, c'est-à-dire vers l'an 50 de notre ère⁵³. Ces deux villes importantes peuvent

connaître dans les études déjà citées celles connues pour Amiens et Boulogne ; celles relatives à Famars viennent d'être publiées dans cette revue par G. Bersu et W. Unverzagt (*Gallia*, XIX, 1961, 1, p. 158-190) ; et pour Bavay, il sera possible prochainement de présenter une mise au point.

(49) Une seconde hésitation se manifeste — peut-être — à Soissons ; du moins, la grande route venant du Nord se dirige sur l'oppidum de Pommiers, avant de faire un coude et de franchir l'Aisne.

(50) Naturellement ce raisonnement ne saurait valoir que pour les chefs-lieux de *civitates* et autres villes importantes.

(51) Le fait semble ressortir du tracé des voies connues et de l'orientation des édifices retrouvés, cf. P.-M. DUVAL, *Paris antique*.

(52) Cf. GRENIER, *Manuel*, III, 1, p. 257 suiv. — H. KOETHE, *Germania*, 20, 1936, p. 27 et p. 190.

(53) Cf. les remarques d'ensemble d'H. v. PETRIKOVITS, *Das röm. Rheinland*, p. 87 (avec bibliogr.).

servir de points de repère pour une évolution qui a pu, au surplus, être graduelle. Pour le Nord de la Gaule, la seule donnée sûre est l'existence du plan à Amiens dès le 1^{er} siècle.

Ce plan à damier entraînait une délimitation de superficie : c'est un point sur lequel nous voyons un peu plus clair. Il convient naturellement de dire que cette superficie ne représentait qu'un programme ; mais seules des fouilles exhaustives pourraient nous montrer si ces plans à damier furent construits et comment ils le furent. A Londres, nous dit-on, sur une surface totale de 130 ha *intra muros*, 73 seulement étaient sûrement prévus pour l'habitation ; de même, à Avenches le quartier sud-est ne semble jamais avoir été bâti⁵⁴. D'autre part, ces villes pouvaient posséder ou possédaient peut-être normalement leurs *suburbia*. De toute manière, ces superficies ne nous fournissent qu'un ordre de grandeur et il ne saurait guère être question d'évaluer d'après elles le chiffre de la population.

Comme ordre de grandeur, nous disposons d'abord du chiffre du plan définitif d'Amiens, soit une centaine d'hectares. Les points de comparaison ne manquent pas : 96 ha pour Cologne, 83 pour Xanten, 81 pour Trèves ; en Suisse, les chiffres sont un peu plus forts : 120 ha pour *Augusta Raurica*, 150 pour Avenches ; en Angleterre, on a 81 ha à *Verulamium*, 92 à *Calleva*-Silchester et 130 à Londres, chaque fois à l'intérieur des remparts du 11^e siècle. Pour la Gaule chevelue, un seul chiffre directement comparable, celui d'Autun qui est encore d'une centaine d'hectares. Le cas de Lyon est malheureusement plus complexe : on compte 62 ha pour la colonie, mais l'agglomération comportait deux autres quartiers⁵⁵. Il appert de ces données que *Samarobriva* atteignit la position d'une grande ville à l'échelle de la région.

Il n'y a pas lieu de croire que ce fût là une moyenne. Nous avons pu faire état en effet, pour le voisinage immédiat, de deux autres chiffres, celui de Bavay avec une quarantaine d'hectares, celui de Boulogne, sans doute très proche, et il est somme toute assez probable que ce second chiffre devait être le plus fréquent, abstraction faite de certains candidats à la centaine d'hectares, tels que Reims et Beauvais peut-être. En dehors de la région, on peut rapprocher les 48 ha de *Canterbury-Durovernum* et les 40 ha probables de la *Colonia Julia Equestris* (Nyon en Suisse).

Ce qui est notable, on l'a vu, c'est que *Samarobriva* fut fondée avec un plan initial de 40 ha. seulement et, somme toute, sauf pour Trèves et Cologne, nous ne savons pas à quelle date remonte le plan à damier des autres villes citées. La centaine d'hectares peut aussi bien souvent correspondre à l'essor le plus grand atteint au 11^e siècle ; ainsi il ne paraîtra pas étonnant que la *Colonia Ulpia Traiana* (Xanten) ait reçu une superficie de 83 ha. ou qu'Avenches, fondée sans doute sous les Flaviens, en regut une de 150 ha.⁵⁶

Les chiffres que nous possédons semblent ainsi, en définitive, s'intégrer dans un tableau d'ensemble assez cohérent. Citons pour finir une donnée isolée qui nous renseigne sur les agglomérations d'importance secondaire. Le Tournai du Haut-Empire semble

(54) Le même fait se reproduira d'ailleurs au Bas-Empire dans le cas de Trèves.

(55) Pour l'Angleterre, cf. les remarques d'ensemble de I. RICHMOND, *Roman Britain (Pelican History of England, I)*, p. 66 suiv. — Pour Xanten, H. HINZ, *Xanten zur Römerzeit*, p. 23 ; H. v. PETRIKOVITS, *Das röm. Rheinland*, p. 96 suiv. — Pour Lyon, GRENIER, *Manuel*, III, 1, p. 220 et A. AUDIN, *Essai sur la topographie de Lugdunum*. Pour Autun, superficie calculée d'après les deux dimensions N.-S. et E.-O. : 1.200 et 900 mètres environ.

(56) Pour les dates d'Avenches, cf. F. STÄHELIN, *Die Schweiz in röm. Zeit*, 3, pp. 205 et 221.

avoir atteint une dizaine d'hectares ; ce n'était qu'un gros *vicus* sous le Haut-Empire, mais qui se trouva bien placé pour devenir chef-lieu de *civitas* sous le Bas-Empire, sans varier de superficie⁵⁷.

Un dernier point demande quelque commentaire : celui des remparts des villes du Haut-Empire. Le résultat des fouilles a été tout à fait négatif sur ce point ; mais que vaut l'*argumentum e silentio* ? On se le demandera avec d'autant plus de raisons que les murailles du Bas-Empire ont disparu le plus souvent sans laisser de traces. Mais à vrai dire, ce deuxième fait se comprend plus aisément, si l'on considère que les villes de cette époque se sont trouvées entièrement englobées dans les agglomérations médiévales et exposées à des atteintes continuelles. Ce sont précisément les enceintes du Haut-Empire qui se sont parfois mieux conservées, ainsi à Autun et à Avenches, mais il est peut-être assez normal que ces kilomètres de remparts aient laissé quelques vestiges et l'absence de tels vestiges peut être considérée comme significative⁵⁸.

On peut s'étonner de cette apparente insouciance, alors que des villes situées plus loin de la frontière dangereuse comme Nîmes, Orange, Lyon, Autun ou Avenches regurent une ceinture fortifiée. Il se peut que ce soit là en partie un problème de chronologie ; l'absence de remparts peut être la preuve du développement urbain relativement tardif de ces villes du Nord de la Gaule, développement qui peut se placer à un moment où la paix romaine et la sécurité des frontières paraissaient solidement assurées. Nul doute, en tout cas, que l'absence de fortifications leur fut fatale et causa la ruine de cette première civilisation urbaine que connut la région.

Ernest WILL.

(57) M. AMAND-I. EYKENS-DIERICKX, *Tournai romain (Disserlationes Gandenses, V)*.

(58) Sur ce problème des enceintes du début de l'Empire, cf. en dernier lieu L. HARMAND, *Alli VII^o Congresso Archeol. Classica*, III, p. 195 ; à propos de Tongres, p. 198. Sur l'existence possible d'une enceinte de la même période à Tournai, cf. M. AMAND-I. EYKENS-DIERICKX, *l. l.*, pp. 134-135.